

dans sa source et ne laisse plus couler que de maigres filets, insuffisants aux gosiers altérés, qui bordent ses rives. Alors il faut renoncer au monde et à ses pompes et souvent entrer dans cette vallée de larmes et de misère, qu'on appelle la pauvreté. Mais consolons-nous dans nos regrets. Dans notre bonne ville, il y a un monde choisi, au milieu duquel se conservent encore les traditions qui sont l'honneur des familles, les bienséances publiques qui défendent les mœurs et les vieux, les bons usages qui servent de liens à la société. Ce monde là a aussi son élégance toute française, sa franche gaieté, son urbanité, sa politesse proverbiale. C'est à lui à conserver toujours nos saintes croyances, nos mœurs, notre nationalité. Que cette chaleur, ce feu sacré qui l'anime, se répandent du centre aux extrémités de la grande famille canadienne, qu'il communique à tous ses membres, un même esprit d'union, de fraternité, de patriotisme.

La crise commerciale et financière qui sévit maintenant dans la Grande Bretagne et dans quelques parties de l'Europe a eu ici du retentissement. Plusieurs de nos maisons de commerce en ont senti le contre-coup. Cette crise a gêné partout la circulation. Une espèce de panique s'est répandue parmi nous ; le numéraire est devenu rare. Il semble que ceux qui le possèdent, le cachent comme si une invasion de barbares nous menaçait. Comme nous écrit un correspondant Européen : Le moyen âge, cette époque tant calomniée par les historiens, les poètes, les philosophes et les romanciers, avait cela de bon qu'on n'y connaissait guères les crises industrielles et financières. Tous les quinze ou vingt années on avait une bonne petite famine et quelque peste anodine qui vous décimaient bel et bien les populations, mais ne les empêchaient pas cependant de s'accroître. Aujourd'hui, malgré tous les progrès accomplis dans l'organisation des sociétés, la main décharnée de la famine est venue frapper à notre porte, et la peste, sous la dénomination moderne de choléra, semble reprendre sa marche interrompue depuis quinze ans. Parti des bords empestés du Gange et de l'Indus, le fléau franchit comme la première fois les hauts plateaux de l'Asie, contourne les bords de la mer Noire, attaque simultanément la Turquie et la Russie méridionale, poursuit sa marche au Nord, et se déclare à Moscou, pour s'abattre bientôt sans doute sur toute l'Europe occidentale. Si donc les Ides de Mars nous ramènent le choléra, nous aurons tout éprouvé et tout subi, dans le cours d'une année, la famine, la crise financière, ce fléau des temps modernes, puis, comme complément final et dernier, la peste sous forme de choléra. Cependant, ne nous alarmons pas par anticipation, et défendons-nous de la peur du mal aussi bien que du mal de la peur.

Le typhus, le choléra, toutes les misères, tous les maux dont la Providence nous frappe, ne nous ont pas encore fait oublier que l'automne et l'hiver sont les saisons des bals, des soirées chantantes et dansantes. C'est bien heureux, car autrement la vie deviendrait insupportable. Que deviendrions-nous en eslet, sans la société des Dames ? Pour moi, je l'avoue franchement, je suis de l'opinion de cet écrivain aimable, qui disait que loin des femmes, il aimerait mieux appartenir à la famille des rhinocéros qu'à celle du genre humain. Il avait raison n'est-ce pas ? mille fois raison, car sans elles, le commencement de la vie serait sans appui, le milieu sans bonheur et la fin sans consolation.

Cet écrivain se serait prononcé, je crois, avec encore plus d'énergie en faveur du beau sexe, s'il eût été présent aux charmants bals qui ont inauguré cette année à Montréal la saison dansante. Le premier était le Bal de Bienfaisance du 16 novembre où on a dansé beaucoup pour les pauvres. Le second le bal de la Sainte Catherine. Ces bals nous ont rappelé le bon

vieux temps, tant ils ont été gais, joyeux, ravissants. La beauté canadienne y a brillé d'un vif éclat. Pour ne parler que d'elle, je vous dirai combien j'aime ce sourire fin et gracieux, cet œil bleu, ce regard tendre ou brulant qui la distingue, cette finesse délicate de traits, cette sensibilité exquise, ce spirituel babil, et en même temps cette simplicité enfantine qui la font belle à son insçu et quand même elle ne le serait pas. Oh ! laissez moi encore vous vanter les femmes de mon pays, cette fleur de poésie, que n'a pas encore gâtée le souille de la civilisation. Est-il rien de comparable à une canadienne douce, aimable et bonne ? une femme qui ne connaît ni sa grâce, ni sa beauté ; qui exhale autour d'elle un parfum mystérieux ; auprès de laquelle le soleil vous paraît plus chaud, le ciel plus pur, l'horizon plus bleu ; qui ne parle pas de romans, de modes, de théâtres, mais beaucoup de ménage, de choses intérieures et de sentiments ; dont le visage s'éclaire d'une joie douce et pure au récit de ce qui est bien, de ce qui est beau, de ce qui est grand ; qui ne sait s'embellir que de sa propre beauté, qui rougit aussitôt qu'elle aime et qui alors vous laisse lire sur son front les idéales extases qui enivrent son cœur. Croyez-moi, il n'y a rien de pareil nulle part, et si vous voulez une compagne, ne sortez pas du pays.

On a quelque fois reproché à nos femmes de n'être pas assez instruites, assez savantes. Il y a souvent de l'exagération et de l'injustice dans ce reproche. Une femme doit cultiver son éducation, mais elle doit se garder de trop de science. Un bas bleu apporte l'enfer dans un ménage et peut assombrir la plus belle vie. Imaginez donc une femme qui vous parle politique, classique ou romantique, astronomie, grammaire, algèbre, etc., l'idée seule m'en donne le frisson...

Je ne dois pas terminer cette chronique sans vous dire un mot des hôtes de MONKLANDS. Ils se sont trop associés à nos plaisirs et à nos fêtes pour que je les oublie. Leurs Excellences le comte et la comtesse d'Elgin, durant les trois derniers mois, ont fait le tour du Canada. Ils ont partout été reçus avec enthousiasme et des démonstrations de joie et de plaisir. La comtesse est toujours gracieuse et aimable, on ne peut plus, le comte très populaire. Les nobles voyageurs ont partout paru prendre un vif intérêt aux progrès du pays et à tout ce qui le concerne. A Montréal dans ce dernier mois, le comte et la comtesse d'Elgin ont honoré nos bals publics de leur présence ; et notre société en faisant plus intime connaissance avec eux, a pu apprécier d'avantage les qualités éminentes, qui distinguent le gouverneur-général et sa dame. Je puis bien ajouter qu'on attend avec impatience l'ouverture des salons de Monklands. Le premier bal de la comtesse sera le signal d'un grand nombre d'autres. Il y a loin de la ville à la résidence du gouverneur, très loin ; mais en hiver, c'est un plaisir. On aime par une nuit froide de neige et de frimats, une longue promenade en *sleighs* et au bout un quadrille, une polka, une valse.

Voici l'hiver, lecteurs, le froid hiver avec son blanc manteau de neige, sa voix stridente et son ciel nébuleux. Aimez, si vous voulez, le printemps et l'été, le printemps pour ce qu'il promet, l'été pour ce qu'il donne ; fouillez avec bonheur dans la corbeille embaumée de l'automne, mais ne calomniez pas l'hiver, qui nous rassemble dans une joyeuse causerie sous le même toit.

Nos hivers Canadiens sont ordinairement assez gais ; je ne puis vous dire, comment sera celui qui s'avance. Dans les circonstances où nous nous trouvons, à la veille des élections générales, nulle doute que la politique, les luttes du forum et de la tribune n'occupent beaucoup l'attention des salons ; mais consolez-vous, belles et aimables compatriotes, vous ne serez pas abandonnées. Nous reviendrons près de vous, souvent pendant la lutte, retremper nos âmes et nos courages, chercher l'inspiration, puiser le sentiment qui fait vivre, l'énergie qui fait triompher.

L. O. L.